

Un parcours

à travers les albums et récits de Grégoire Solotareff*

par Michel Defourny

Michel Defourny propose un voyage à la découverte des paysages, des personnages, des sensations et des sentiments qui font l'univers de Grégoire Solotareff. Soulignant le foisonnement et les audaces de cette œuvre, il en montre aussi la profonde cohérence et les multiples échos.

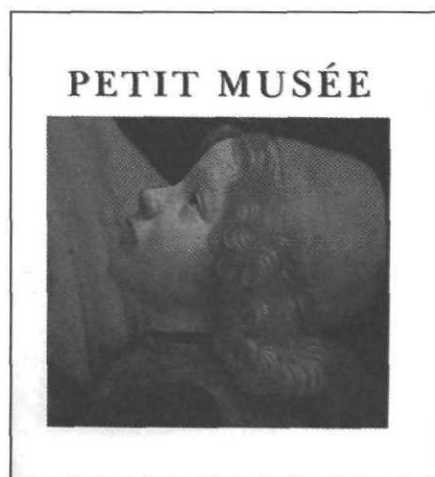
* Conférence donnée par Michel Defourny à La Montagne magique dans le cadre de la manifestation « Le Monde de Solotareff » organisée à Bruxelles par le Théâtre du Tilleul et La Montagne magique en octobre 2002. Le texte intégral de cette conférence a été publié dans le n°8 de *Questions de théâtre*, février 2003, Lansman. Merci à l'auteur et aux responsables de la manifestation et de la publication de nous avoir autorisés à en reproduire de très larges extraits.

1985 / 1986. Un nom nouveau apparaît sur la couverture d'albums pour enfants. Ce nom, Grégoire Solotareff, deviendra rapidement familier aux bibliothécaires, aux libraires, aux enseignants et aux parents. Les enfants, quant à eux, comme chacun sait, ne retiennent que les titres.

Grégoire Solotareff est déterminé à faire carrière dans le secteur. Arthur Hubschmid, directeur d'édition à L'École des loisirs, se souvient de ses premiers contacts avec lui : « Grégoire Solotareff m'impressionna d'emblée parce qu'il avait l'idée très précise de devenir un auteur pour enfants. En vingt ans de métier, ça ne m'est arrivé qu'une poignée de fois. Habituellement, je vois des gens qui écrivent des textes sans savoir à qui ils s'adressent vraiment et d'autres qui ne savent que les illustrer¹. »



Docteur Piqûre, ill. G. Solotareff, L'École des loisirs



Cette détermination viendrait-elle du fait que Grégoire Solotareff éprouve à l'époque le sentiment de s'être trompé de route ? La médecine qu'il exerçait depuis cinq ans lui pesait de plus en plus. Il venait de comprendre que s'il voulait se réaliser pleinement, il lui fallait renouer avec sa propre enfance.

A-t-il l'intention de rattraper le temps perdu ? Toujours est-il qu'il publie à un rythme effréné. Il destine ses livres aussi bien aux tout-petits qui sont à l'âge de la comptine qu'à ceux qui se débrouillent avec les histoires. Il écrit pour les lecteurs débutants qui apprécient le détournement des contes de leur enfance. Il va même jusqu'à publier des romans pour adolescents. Et non seulement, il écrit et illustre ses propres livres et albums mais il multiplie les collaborations : sa signature est associée, entre autres, à celle de Nadja, d'Alain Le Saux, d'Antoon Krings, de Muriel Bloch, d'Olga Lecaye, de Kimiko, de Gabriel Bauret...

De nombreux prix couronnent ses livres. Parmi ceux-ci, citons le Prix Enfantaises en 1990, pour *Loulou*, le Prix Bernard Versele, la même année, pour *Le Chien qui disait non*, le Prix Sorcières, en 1993, pour *Petit Musée*, le Deutscher Jugendliteraturpreis, en 1997, pour *Toi grand et moi petit*.

De national, le succès se fait rapidement international puisque des traductions paraissent en Flandre, en Allemagne, au Danemark, en Suède et en Norvège, en Espagne, au Portugal, en Grèce, en Angleterre, aux États-Unis et en Australie, au Japon et en Corée.

Il a été deux fois finaliste pour le prix Andersen sur proposition de la section française d'Ibby.

Les débuts

Théo et Balthazar,

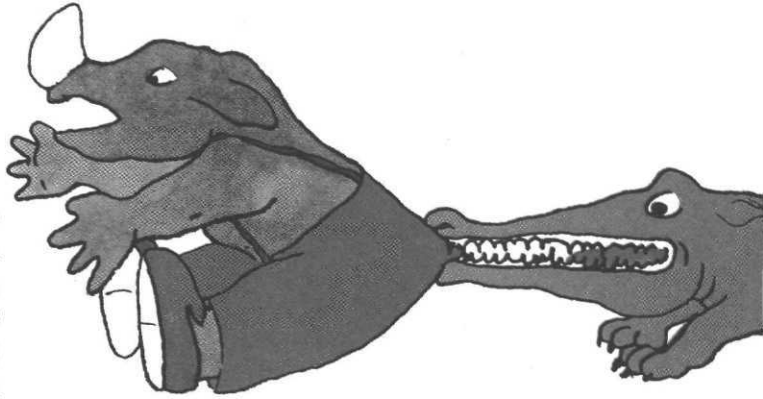
un hommage à Jean de Brunhoff

À ses débuts, chez Hatier, Grégoire Solotareff avait été invité à s'intégrer à la collection Hibou-Caribou, pour laquelle il créa *Qui flotte ? Qui nage ? Qui roule ? Qui vole ?* Parallèlement, il s'était lancé dans une série dont les héros sont un petit garçon, Théo, et son rhinocéros, Balthazar. La critique avait perçu dans ces voyages... *au pays des crocodiles* (1985), *dans l'île du Père Noël* (1985), *au pays des robots* (1986), *au royaume des lutins* (1986), *en Amérique* (1986), *chez l'oncle Michka, où des bouleaux se détachent sur la neige* (1987)... comme un hommage rendu à Jean de Brunhoff.

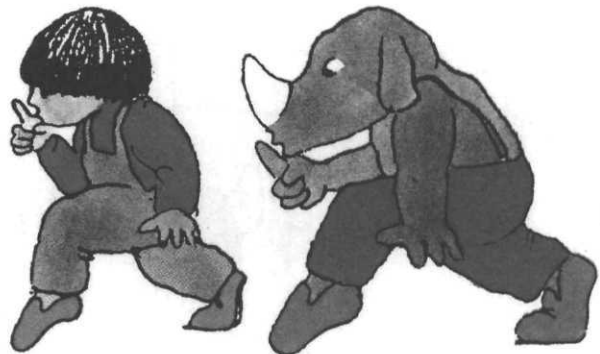
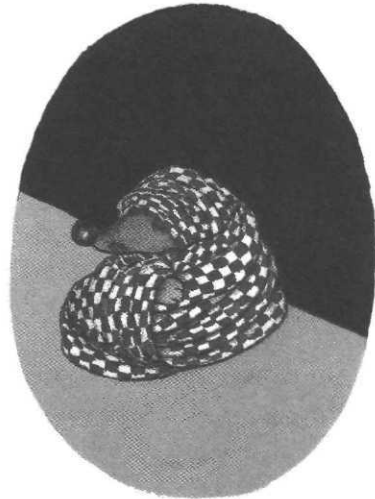
Ce que confirme indirectement Grégoire Solotareff dans l'une des nombreuses interviews qu'il a accordées. Il se plaît à reconnaître qu'il apprécie le dessin « magique » de Jean de Brunhoff, « ses personnages confortables, son ton très serein, ses couleurs simples et gaies ». Est-ce une réminiscence involontaire ou une indication à peine codée qu'avait voulu donner l'auteur en choisissant pour son petit rhino, un prénom commençant par la syllabe BA- et se terminant par la syllabe -AR ? Avec le dernier volume de la série, *La Grande histoire de Théo et Balthazar* (1988), même le format se met à rivaliser avec celui des *Babar*.

Monsieur l'Ogre, bête, sale et méchant

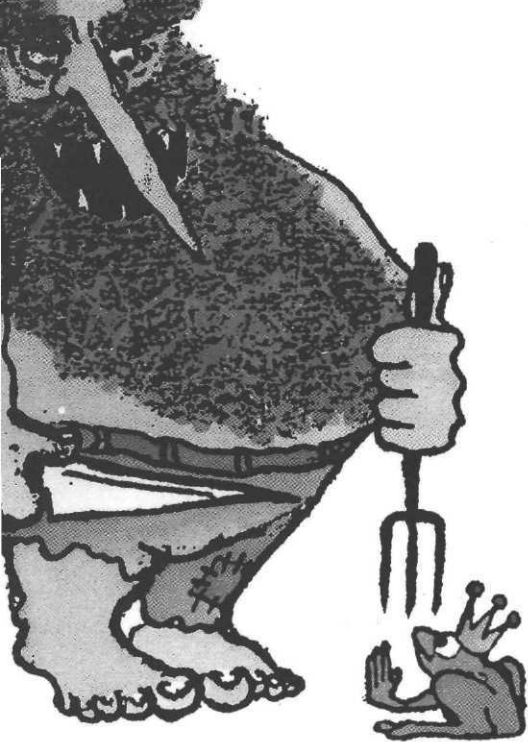
À L'École des loisirs, Grégoire Solotareff montre plus d'agressivité. Si les crocodiles ou les renards de la série précédente avaient de longues mâchoires bourrées de dents dont ils menaçaient les héros, ils n'arrivaient pas à faire vraiment peur.



Kiki la souris,
ill. G. Solotareff,
L'École des loisirs



Théo et Balthazar au pays des crocodiles, ill. G. Solotareff, Hatier



Monsieur l'ogre et la rainette, ill. G. Solotareff, L'École des loisirs

C'est autre chose avec *Monsieur l'Ogre*. Grégoire Solotareff donne un air inquiétant à une figure archétypale tirée du monde des contes. Sur les couvertures de *Monsieur l'Ogre et la rainette* (1986), *Une Prison pour Monsieur l'Ogre* (1986) et *de Monsieur l'Ogre est un menteur* (1987), seul apparaît en très gros plan le visage du dangereux prédateur, et encore partiellement ; la représentation complète du visage excéderait les dimensions du livre. La bouche est au centre de l'image, trou noir bordé de quelques dents acérées largement écartées ; le nez en lame de couteau découpe l'image en diagonale ou, pif en pic, pointe vers le haut ; les deux yeux dévorent la victime tout en exprimant la joie cruelle du monstre.

Le reste du visage, en dehors du front, disparaît sous une pilosité hirsute. Barbe, moustache, sourcils, cheveux se confondent en une broussaille rousse et sauvage qui « bestialise » Monsieur l'Ogre. Dans *Monsieur l'Ogre et la rainette*, le couteau et la fourchette en trident renforcent encore la menace par la multiplication des pointes et la grossièreté avec laquelle les mains épaisses serrent les couverts.

De même que la critique avait souligné l'influence de Jean de Brunhoff sur *Théo et Balthazar*, elle affirme retrouver cette fois des impressions connues : « Grégoire Solotareff a lu Tomi Ungerer » ont écrit certains².

Je soulignerai quant à moi la puissance du graphisme, la composition du personnage, la maîtrise et l'innovation techniques, le choix des couleurs, la richesse des atmosphères. Grégoire Solotareff réussit remarquablement sa mise en



Gentil-Jean, ill. G. Solotareff, L'École des loisirs

pages, jouant sur le cadrage et le hors champ grâce auquel il a pu faire entrer un ogre géant et de pareil volume dans un album de format somme toute conventionnel. L'irrégularité du trait, très épais et très noir, confère au dessin une allure primitive qui convient à un récit apparenté au conte. Ce résultat a été obtenu par une succession d'agrandissements de photocopies avec, à chaque passage, perte d'information, renforcée par l'utilisation d'un papier à gros grain.

Un jeu de références habilement masquées et l'humour de la mise en scène confèrent aux images une grande force d'expression. Dans *Monsieur l'Ogre est un menteur*, à la page où le texte dit que l'ogre, après avoir renoncé à manger les gens « se mit à dévorer tous les animaux qu'il pouvait attraper », nous le voyons, en état de grande excitation, brandissant à bout de bras un filet dans lequel sont enfermés lapins, grenouilles et autres bestioles. N'est-ce pas le globe terrestre que malmène sous nos yeux l'épouvantable barbu ? C'est la terre entière que celui-ci est prêt à ravager ! Latitudes et longitudes sont devenues des mailles de sac et piège... et les couleurs des animaux se confondent avec la représentation géographique des océans et des continents.

Quant aux pattes qui sortent d'entre les mailles, elles manifestent un appel émouvant, une tentative éperdue des espèces menacées en lutte contre la méchanceté gratuite. Un thème qu'approfondira ultérieurement Grégoire Solotareff dans *Gentil Jean*. Ici l'ogre s'amuse à piquer de sa fourchette le derrière du lapin emprisonné tandis que, dans *Gentil Jean*, Croquemino, donnant sa leçon de

méchanceté, dit à son petit petit-fils : « Avant de la manger (Angèle, la souris des champs), pique-lui le derrière avec une fourchette (...). » Signalons entre parenthèses qu'à l'époque la piqure dans les fesses est un thème récurrent dans les albums du docteur Solotareff. Elle constitue le ressort de *Docteur Piqure* (1988), l'histoire rocambolesque d'un moustique à seringue. Stanislas, le jumeau du Père Noël, n'a choisi la médecine que pour faire des piqures dans les fesses de ses patients³.

Le rapport texte-image ne manque jamais d'humour. Au moment où nous apprenons que l'ogre a mangé ses proches, y compris sa fiancée, nous le voyons réduit à la solitude, en train de faire la vaisselle, utilisant sa barbe en guise de brosse abrasive. Sa virilité est mise à mal.

D'autres représentations font sourire par leur ambiguïté : pour que le lapin puisse être assis à bonne hauteur, à la table de son hôte, il n'a pas été installé sur des coussins, mais sur une pile d'assiettes. Voilà qui en dit long sur les intentions réelles de l'ogre. Grégoire Solotareff surcharge l'image de significations et le lecteur est sans cesse invité à interpréter !

L'humour est évident, au cœur même de la narration puisque, dans chacun des trois albums, ce sont les animaux qui l'emportent. Conformément à l'esprit des contes, les petits en s'unissant ont triomphé du puissant, qui n'était qu'un gros bête malpropre. Il a disparu, il ne reparaitra plus ! Au terme de l'histoire, après avoir été mise à rude épreuve, la confiance du lecteur est renforcée : la raison du plus fort n'est pas toujours la meilleure !

Gentil Jean, éloge de la fuite

La méchanceté, la volonté de faire mal à autrui en toute lucidité, de faire souffrir avec volupté ceux qui sont plus faibles est un thème grave qu'ose aborder de face Grégoire Solotareff. Si Monsieur l'Ogre abusait de sa force, c'était en raison de sa nature ogrienne et de la légèreté de sa cervelle ; ce qui n'est pas le cas de la famille de *Gentil Jean*. On aurait pu croire que les femmes ou les vieillards auraient montré moins d'acharnement à torturer une victime innocente. Il n'en est rien. L'album a déconcerté plus d'un adulte lorsqu'il est paru. Sa violence est extrême. « Pour moi, c'est mon meilleur livre » ripostait son auteur, en 1988⁴. Et pour moi, c'est l'un des chefs-d'œuvre de Solotareff, tant cet album cruel est plein d'espoir et de sagesse.

Parallèlement au thème de la méchanceté et de la cruauté, dans cet album, Grégoire Solotareff traite de la désobéissance, comme valeur morale. Gentil Jean ne se conforme pas à l'ordre familial. Il affirme sa différence, même si, physiquement, rien ne le distingue des siens ; il est aussi laid qu'eux. Quelle que soit la répression dont il pourrait être l'objet, il apporte son aide à Angélique et lui propose de partir ensemble.

Il a refusé la soumission au groupe dominant, il a évité l'affrontement ou la révolte qui l'aurait conduit à sa perte. « Ce comportement de fuite, écrivait Henri Laborit, sera le seul à permettre de demeurer normal par rapport à soi-même (...) »

Notons que ce thème de la violence bête et gratuite, celui de la méchanceté,

Grégoire Solotareff les reprendra plus tard, en 2000, dans *Le Lapin à roulettes*.

La force du lapin handicapé, qui n'a cessé de résister et de lutter avec une ténacité qui force l'admiration, a vaincu la méchanceté imbécile et la couardise du gros ours. Ce dernier, contraint malgré lui de dépasser ses limites, a cessé d'être la victime de sa propre peur. Le voilà capable, à présent, de s'imposer au sein de sa propre fratrie.

Le Père Noël

Au fil des années, d'autres personnages archétypaux ont rejoint Monsieur l'Ogre. Le Père Noël a fait son apparition dans un album qu'illustre Nadja et dont le texte a été écrit par Grégoire. Celui-ci y explique, comme dans un récit mythique, les enfances et le destin du Père Noël et de son homologue, le Père Fouettard.

L'album est construit sur un réseau d'oppositions binaires. Nicolas aime le rouge, s'habille dans cette couleur, il est très gentil et généreux, Stanislas aime le noir et s'habille en noir, il aime la violence des pirates et adore jouer du fouet. L'un distribuera des cadeaux aux enfants, la nuit du 24 au 25 décembre, date de leur anniversaire, et l'autre les aura menacés du fouet, juste avant.

Grégoire Solotareff avait déjà opposé deux frères l'un à l'autre dans *La Bataille de Grand Louis et de Petit Robert* (1986). Dans ce dernier album, N°1 et N°2, aux allures de gargouilles et d'anges déchus, étaient systématiquement comparés l'un à l'autre. L'exercice graphique était très réussi. Nous reviendrons sur ces oppositions qui structurent

de nombreux albums, en évoquant rapidement *Toi grand, moi petit*.

Restons-en au Père Noël, avec *Quand je serai grand, je serai le Père Noël*, à L'École des loisirs (1988). La couverture le présente comme une figure antithétique de l'ogre, barbu comme lui, mais dont le poil lisse est blanc comme neige, avec un nez arrondi de longueur moyenne ; sa moustache est soignée et ses yeux bleus reflètent la lumière céleste. C'est encore un récit des origines et un récit de formation.

L'album est construit sur deux couleurs principalement, le bleu de la nuit, répété ça et là, et le rouge des vêtements de Noël et du traîneau, sans oublier bien sûr le blanc de la neige, de la barbe du Père Noël, des boureaux et de la robe des rennes. Mais, la fête de Noël ne serait pas tout à fait elle-même, sans une touche de vert ! Grégoire Solotareff en introduit une, coquine, comme un clin d'œil.

Jamais deux sans trois, répète-t-on, et Grégoire Solotareff propose en 1991, chez Gallimard, *le Dictionnaire du Père Noël*. Un superbe objet, de format carré, de belle couleur rouge avec en couverture, comme un cadeau, un tableau, « un portrait du Père Noël » majestueux et familial à la fois. Sa bienveillance est manifeste.

De A à Z, d'abeille à zèbre, tout est passé en revue : vous n'ignorez plus rien de l'adorable vieillard, de ses lutins, de sa vie en été, de ses voyages en Afrique ou en Inde, de ses doutes par rapport à sa profession, de ses chaussures ou de ses cauchemars...



Inquiet : lorsqu'il va en Afrique et qu'il est obligé de se déplacer en autruche, le Père Noël est très inquiet et l'autruche aussi.

Dictionnaire du Père Noël, ill. G. Solotareff, Gallimard Jeunesse

Quand je serai grand, je serai le Père Noël, ill. G. Solotareff, L'École des loisirs



Le choix des mots est inattendu, les explications... amusantes, parfois farfelues, irrespectueuses, les situations sont drôles, apparentées au gag ou au non-sens, les comparaisons... piquantes, les rapprochements... cocasses et pleins d'humour, en même temps que ce dictionnaire est une célébration de la couleur rouge.

Quelques définitions ont une charge tellement poétique que l'on croirait avoir affaire à des haïkus. Je pense plus précisément à ceux d'Issa. Il suffit de segmenter la phrase en 3 éléments.

Nuit : *La nuit*

Le père Noël rêve

Qu'il est un enfant

Triste : *Parfois*

Le Père Noël est triste

On ne sait pas pourquoi

Il arrive que la forme de la phrase adoptée dans le livre ne permette pas cette détriplication, néanmoins l'idée peut correspondre à l'esprit de ces poèmes japonais. Ainsi pour « arc-en-ciel », nous lisons : « on ne sait pas et l'on ne saura sans doute jamais si le Père Noël passe au-dessus ou en dessous de l'arc-en-ciel. »

Doute : *Passe-t-il*

Au-dessus ou en dessous de l'arc-en-ciel

Le Père Noël ?

Le loup

Autre figure archétypale venue du monde de la fable et du conte, le loup est très présent dans les albums et les récits de Grégoire Solotareff. *Loulou* raconte une histoire d'amitié entre un petit lapin et un jeune loup. Le stéréotype de l'animal dévorant par excellence est ici détourné. On se débarrasse immédiate-

ment du loup dangereux qui trouve tout de suite la mort. Reste un jeune loup, orphelin et inexpérimenté, qui cherche de l'aide, ne sachant pas quoi faire. Le hasard le met en présence d'un lapin qui lui prête assistance.

L'amitié est l'un des thèmes qui traverse l'œuvre de Grégoire Solotareff. Une amitié entre des êtres que tout aurait dû séparer. C'est ce type d'amitié, par-delà les différences, qui était né entre Angèle et Gentil Jean. L'amitié qui unit Tom, le lapin, et Loulou, le loup, a quelque chose de contre-nature, fait observer Claude-Anne Parmegiani, dans *La Revue des livres pour enfants*, mais elle poursuit : « l'acceptation des différences ne conduit pas obligatoirement à une incompatibilité, certains trouvant de l'agrément à fréquenter qui ne lui ressemble pas⁵. »

Loulou et l'amitié

Le lapin Tom n'avait jamais vu de loup et le loup n'avait jamais vu de lapin. Une fois l'oncle enterré, chacun fait bénéficier l'autre de ses compétences. Tom initie Loulou au jeu de bille, à la lecture, au calcul et à la pêche. Loulou apprend à Tom à courir très, très vite, bien plus vite que les autres lapins. « Loulou apprit également à Tom la peur ». Exagération fatale qui a pour conséquence de séparer les deux amis. À vrai dire, Loulou comprenait mal la réaction de Tom, jusqu'à ce que, lui aussi, éprouve la peur-du-loup. Les dernières pages de l'album consacrent la réconciliation, à la suite de la promesse faite par Loulou de ne jamais plus recommencer. Entre amis, il y a des limites à ne pas franchir, cela s'appelle « le respect » et ce respect est fondamental dans la relation avec l'Autre. Il est à la

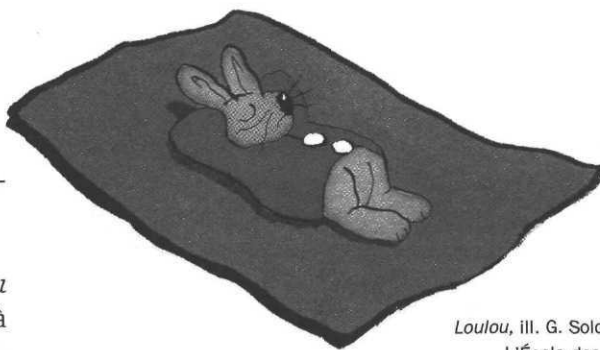
base d'un nouvel humanisme qui précède la décentration.

L'utilisation de la couleur dans *Loulou* est remarquable. C'est une bombe à L'École des loisirs. Jamais, on n'avait vu, dans cette maison, couleurs aussi vives et aussi contrastées. C'est une révolution rue de Sèvres. Les fonds de page en aplat combinent le rouge, le jaune ou le bleu, et ces couleurs, séparées par de larges traits noirs qui architecturent l'espace, forment des compositions apparentées à des paysages abstraits.

Immobilité et mouvement alternent tout au long du livre. Immobilité de Tom le lapin, étendu sur son drap, mais, tout aussitôt après, course effrénée de l'oncle et du jeune loup, dont les pattes ne touchent pas le sol ; tous deux volent jusqu'à l'instant de la collision frontale de l'oncle contre l'obstacle. Nouvelle scène d'immobilité au bord de la rivière, par contre vitesse maximale de déplacement pendant les entraînements à la course. Retour à l'immobilité dans la scène du chagrin. Plaisir d'être ensemble dans l'immobilité, presque dans le recueillement, main dans la main, patte dans la patte, lors de la scène finale.

Neige

Grégoire Solotareff a publié récemment une nouvelle histoire de loups, ayant pour thème central, la différence sur fond de solitude. C'est Olga Lecaye qui s'est chargée de l'illustration. L'album intitulé *Neige* est paru à L'École des loisirs, en 2000. Cette fois, ce ne sont pas deux espèces qui sont confrontées l'une à l'autre. C'est au cœur d'une seule et même espèce que gît la différence. Pas facile d'être un loup blanc, au sein d'un



Loulou, III. G. Solotareff,
L'École des loisirs



groupe au poil anthracite. Au terme d'une longue quête entêtée, le loup blanc finira par retrouver le loup noir qui avait croisé sa route et ce dernier, en donnant au loup blanc le nom de « Neige », permet à ce dernier d'accéder à son identité.

Le Masque

Cette histoire renvoie à une épreuve initiatique réussie par les enfants : Ils ont triomphé de la mort. Sortis du ventre du loup, ils se sont approprié ses pouvoirs. Encore faut-il, comme les Grecs de l'Antiquité l'expliquaient à travers leurs mythes, être capable de maîtriser l'ubris qui pourrait conduire à de dangereux excès. Ce que confie le héros du livre, Ulysse au nom grec, à sa sœur : « Un masque de loup, ça peut rendre méchant ».

Histoire d'amis, Histoires d'amour Solitude

Mondes en confrontation : adultes et enfants

D'autres histoires de loups nous avaient été racontées dans *Un jour, un loup* (1994), qui porte pour sous-titre *Histoires d'amis, Histoires d'amour*.

L'amitié traverse l'œuvre de Grégoire Solotareff. Elle se fonde sur une connivence qui transcende les différences entre les êtres, elle se nourrit de confiance et d'estime, elle fait fi des stéréotypes véhiculés sur l'Autre et elle n'hésite pas pour s'épanouir à transgresser les interdits. Nous savons déjà qu'il faudra souvent lutter pour la préserver, mais c'est à ce prix que la solitude sera vaincue. Les deux thèmes, solitude, d'une part, amitié, affection et amour, de l'autre, sont étroitement corrélés. Voilà qui apparaît encore à la lecture de *Mon frère le Chien*,

en 1991, ou de *Mathieu*, publié l'année précédente, en 1990.

Dans *Mon frère le Chien*, le récit surprend d'autant plus qu'il est raconté à la première personne par une souris-enfant, pour le moins déterminée. Son ambition : être roi. Elle claque la porte de la maison familiale et part en direction de la mer. Au bord du rivage, elle se fait aborder par un chien :

« À peine arrivé sur le môle, un drôle de chien (...) est venu me renifler et s'asseoir à côté de moi, comme si nous étions deux frères, vraiment les deux meilleurs amis.

« Nous autres chiens », me dit-il, « nous ne sommes pas libres comme vous les souris. Nous avons besoin d'un maître. Aussi j'ai pensé que tu pourrais être le mien. »

La souris accepte à condition toutefois que la relation de dépendance s'apparente à une relation fraternelle.

« Je voulais l'emmener chez moi, je lui en parlai, il accepta. Je lui dis que son nom serait Mon Frère le Chien, il accepta aussi. C'était vraiment un chien formidable. »

Encore fallait-il que le chien fût adopté par les parents. Ce ne fut pas chose aisée... L'histoire bascule en un conflit qui oppose d'une part les deux amis et de l'autre une troupe d'« étranges moutons » armés de piques, prêts à guerroyer, et dont le cri de ralliement pourrait être « punition ». Le nom de ceux-ci est transparent : ils s'appellent les Zaduls.

À l'agression des Zaduls, le chien répond par un appel à une négociation faite de concessions réciproques. Les deux amis seraient reconnus dans leur royauté, mais, en contrepartie, ils promettaient d'être gentils, sages et propres, ce qu'ils étaient déjà, bien entendu.

Ainsi la paix devint-elle solide et durable, affirme le texte. Encore que le chien dut constater, peu après, la nervosité, l'angoisse, l'irritabilité des sujets. « Ils sont prêts à refaire la guerre », dit-il. Les deux complices, qui ne manquent ni d'humour ni de cynisme, imaginent alors un double stratagème afin de conserver le pouvoir et de maintenir les Zaduls en sujétion, tout en les « défrustrant ». La souris accepterait de jouer aux échecs avec eux et le chien de les accompagner en promenade :

« Ils pourraient une fois par semaine, jouer avec toi à ces jeux qui les mettent par terre d'admiration quand on les bat : les échecs et toutes ces choses-là. Quant à moi, ils me promèneraient, disons trois ou quatre fois par jour, et ça leur ferait plaisir, tu sais comment ils sont, de tenir un roi en laisse. »

Le format oblong de l'album permet au paysage de se déployer très largement, sur les doubles pages. L'effet est cinématographique : gros plan sur le souriceau au moment où il s'affirme, panoramique sur un immense paysage désert lorsque le héros souffre de la solitude. À l'aplat des albums publiés jusqu'ici fait suite ici l'utilisation de la peinture à la gouache qui dramatise les espaces, antérieurement plus abstraits. Les couleurs et les coups de pinceau, la lumière, le choix des lieux de l'action appuient la transposition mythologique du conflit.

Si paix il y a, désormais, on remarquera que les ombres des piques restent menaçantes, dirigées vers les souverains dont la royauté reste fragile. Une fragilité confirmée dès la double page suivante ; les piques se profilent à l'horizon. La dernière image rassure toutefois ; tant que leur amitié sera solide, les deux héros n'ont rien à craindre.

La question de la solitude est au centre de *Toute seule*, paru en 1998.

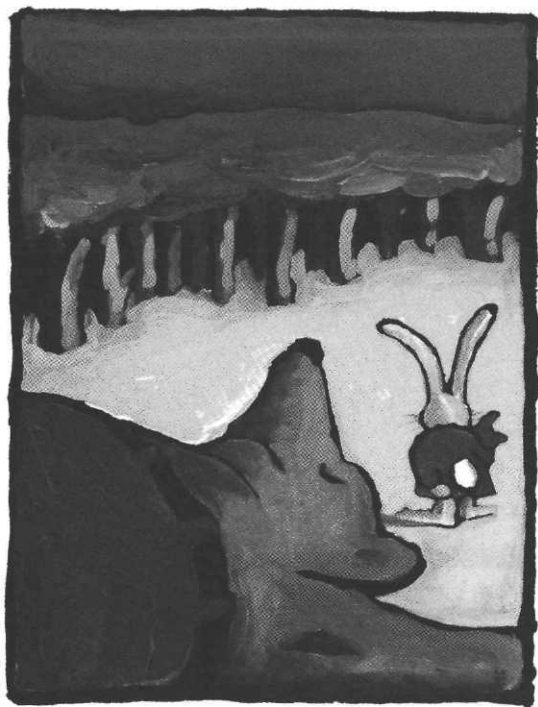
Fleur, une lapine de 7 ans, qui vit entre sa maman et son papa, en bonne entente avec son frère, s'interroge au point d'en perdre le sommeil : « Est-ce qu'on est seul dans la vie, oui ou non ? »

Elle imagine qu'en traversant la forêt, elle trouvera réponse à sa question. Les rencontres successives se révèlent décevantes, elles ne l'aident guère, tant les avis de ses interlocuteurs sont contradictoires. Pour les uns, c'est oui, pour d'autres non, pour d'autres encore, c'est l'indécision. Fleur avait toutefois fait la connaissance d'un ours qui l'avait accompagnée au long de sa quête. Au départ, il avait ignoré la question, comme s'il ne l'avait pas entendue. À la fin du voyage, Fleur se fait insistante.

« Voilà, j'ai traversé ma forêt », dit-elle en regardant les arbres au loin. « Mais je n'ai toujours pas de réponse à ma question. Hé Ours, réveille-toi ! Tu ne veux pas répondre à ma question ? »

« Si nous allions chercher quelque chose à manger ? », dit l'ours en s'étirant.

« Est-ce qu'on est seul dans la vie, oui ou non ? » insista Fleur.



Toute seule, ill. G. Solotareff, L'École des loisirs

« Si je vais chercher quelque chose à manger, tu seras toute seule, et moi aussi. Si c'est toi qui y vas, ce sera pareil. Nous serons seuls. Par contre, si nous y allions tous les deux... C'est comme tu veux, tu comprends ? C'est à toi de choisir si tu veux être seule ou non. »

« Alors, c'est ça la réponse ! » s'écria Fleur. « Je crois qu'elle me plaît. »

La réponse est simple, évidente presque, mais pas innocente. À chacun de forger son destin, ce qu'a fait Fleur ultérieurement, en se montrant à la hauteur de ses choix.

L'identité et la quête de soi

Les enfants s'interrogent beaucoup sur eux-mêmes et sur les autres, en d'autres mots sur leur identité. Fréquemment, leurs performances ne correspondent pas à leurs espérances. Ils voudraient, dès lors, ressembler à d'autres, plus forts, plus malins, plus beaux !

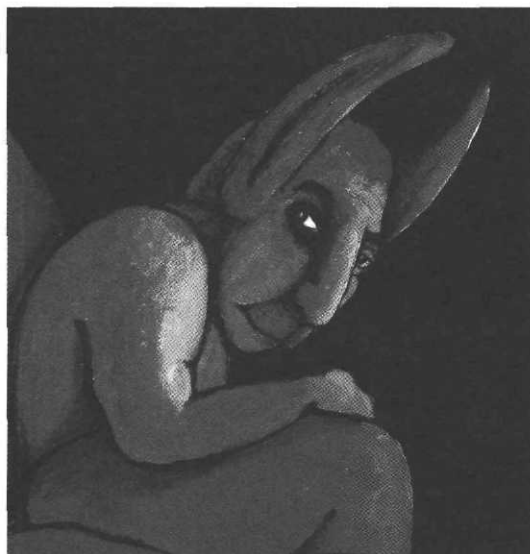
Un chat est un chat

Comme ce serait bien de pouvoir faire peur aux autres comme un loup, ou plutôt de se faire aimer et caresser comme un chien. « Comme je voudrais être un autre ! » se dit Narcisse, perdu dans ses rêves.

Aussi ce chat tenta-t-il l'expérience, en recourant à des masques. Il se fit lion, loup, chien. Mal lui en prit parce que chaque essai fut soldé par un échec plus ou moins cuisant. Il échappa de peu à la casserole du loup, qui avait voulu en faire un chat aux aireselles !

La morale de la fable est transparente. On ne se réalise qu'à partir de ce que l'on est. « Un chat est un chat », avait dit son grand-père à Narcisse.

Le Diable des rochers, ill. G. Solotareff, L'École des loisirs



À côté de ces fables que je qualifierais volontiers de philosophiques, il est d'autres histoires, plus énigmatiques et dont l'interprétation est plus ambiguë. *Le Diable des Rochers* est de celles-là.

Le Diable des Rochers

Le point de départ est ici constitué par une exclusion, due comme il se doit à une différence minime : des oreilles trop recourbées et des cheveux plus souvent ébouriffés que ceux des autres enfants. Les moqueries contraignent le jeune Jason à la fuite : il disparaît pour toujours, oublié par ses semblables, mort pour eux.

Jason vit en solitaire, tel un sauvage ou un animal, dans une grotte, au pied de la falaise. La chair crue des poissons, des coquillages ou de l'herbe grasse et salée constituent sa nourriture, sa boisson n'étant autre que de l'eau de pluie.

Une verticale quasi infranchissable sépare le monde du village, monde de l'en haut, aux couleurs vertes et bleutées, du monde de l'en bas, aux couleurs rouge feu, en bordure d'un océan aux eaux sombres. Passe le temps qui fait grandir... Comme s'il acceptait un destin qui modèle son visage et son corps, en l'apparentant à un monstre, Jason se débaptise et se donne à lui-même le nom infernal de « Diable des Rochers ». Il consacre ainsi sa fusion avec le monde chaotique et rougeoyant de l'en bas.

Rien ne permet au lecteur de maîtriser l'ambiguïté du récit. Est-ce par essence que Jason est monstrueux ? Ou, au contraire, sa monstruosité est-elle le résultat de l'attitude d'autrui à son égard ?

Une médiation entre les deux mondes opposés est opérée par une fillette, à l'étymologie parlante : Angélique, la messagère, est à l'origine de la réconciliation entre le village et le banni. Ce dernier, renonçant à toute vengeance, avait sauvé Angélique de la noyade et celle-ci, surmontant son dégoût, avait accepté de partager sa nourriture crue. Impossible pour elle de retourner au village, la falaise abrupte étant infranchissable. Cependant, telle la Belle, dans « La Belle et la Bête », la fillette avait souhaité revoir les siens. Et, à nouveau, le Diable des rochers, qui aurait préféré la garder auprès de lui, l'aida à surmonter l'obstacle.

Cependant, loin de renier qui l'a sauvé et, tel un Chaperon rouge épris du loup, la fillette lui apporte peu après, narration symétrique, un panier de provisions et de pâtisseries. Elle lui apprend même sa chanson préférée.

Désormais, la solitude est devenue insupportable au Diable des Rochers. Que n'ait pu revenir Angélique auprès de lui, ainsi qu'il l'espérait, il s'abîme dans la tristesse. Son visage se métamorphose : ses traits se sont humanisés et son regard pensif exprime sa douleur. Comme pour la Bête du conte de Madame Leprince de Beaumont, la trop longue séparation a privé le Diable des Rochers de ses forces : une chute malencontreuse le fait disparaître dans une crevasse. Mais Angélique avec tout le village réuni sauve le Diable des Rochers, juste avant la noyade. Narration symétrique !

Il vivra désormais, à mi-chemin entre les deux mondes, entre l'en haut et l'en

bas, « au bout du champ », celui-là même où il déposait autrefois Angélique, après ses visites. Il habite à présent une petite maison rouge. Gageons qu'il mange désormais une nourriture préparée, cuite probablement (peut-être a-t-il pris goût aux pâtisseries d'Angélique ?), mais sur ce point le texte se tait.

Les fonds de page noirs contribuent à la dramatisation d'un récit qui oscille entre vie et mort et renforcent le style expressionniste adopté. Les masses rouges, rochers, falaises, corps ou visage du monstre, se détachent violemment sur les couleurs sombres de l'océan en perpétuel mouvement et qui menace le village, un village qui semble toujours désert... L'étrangeté des personnages vient de leur caractère composite, un peu chats, un peu lapins, un peu humains. Voilà qui permet une distanciation, même si nous avons tendance, en fonction du récit, à ne voir en eux que des êtres humains.

Les oppositions

Opposition entre le monde d'en bas et celui d'en haut, opposition entre Grand Louis et Petit Robert, entre le Père Noël et le Père Fouettard. Souvent, les histoires de Grégoire Solotareff sont construites sur une opposition, un couple antithétique. Voilà qui est explicité, dès le titre, dans *Toi grand et moi petit*. Au texte de grande qualité littéraire, correspondent des illustrations qui sont autant de tableaux qui séduisent par leur beauté : voyez la nature morte au petit-déjeuner qui renvoie à Matisse. Ces tableaux séduisent par l'émotion qui s'en dégage : alternance de scènes de solitude ou d'affection retenue.

Nous sommes touchés par les positions prises par l'éléphant qui accepte sans sourciller sa condition subalterne.

Derrière une histoire de royauté et de soumission, derrière une histoire de hiérarchie, une histoire de taille, c'est sans doute le récit d'une relation entre un père et son fils, une histoire d'affection, de respect, une histoire de séparation, une histoire de vieillissement, mais surtout une histoire de retrouvailles.

Un fabuleux conteur

L'art de Grégoire Solotareff est, avant tout, un art de conteur. Ses albums racontent des histoires : des fables philosophiques, des contes, des récits proches des mythes, des rêves d'enfants, des conflits familiaux, des fragments du quotidien...

Lorsqu'il écrit pour d'autres illustrateurs, il réussit de la même façon à créer un texte qui permet à l'auteur des images d'en traduire les virtualités, tout en exprimant son univers à part entière.

Exemple de narration parfaite, *Mitch*, illustré et mis en scène par Nadja.

Le récit est cadré, nous sommes dans l'univers quotidien d'un enfant. Il a perdu son nounours. Celui-ci avait été oublié dans la voiture de l'oncle Jean qui s'éloigne. Tout à coup, le récit bifurque ; le nounours saute par la fenêtre de l'auto, nous basculons dans l'univers du conte : un peu de magie a suffi, un triple claquement de mains. Aussitôt, Mitch a pris vie, ce qui fait rebondir le récit. Le nounours fait alors la désagréable rencontre d'un méchant lutin qui terrorise les jouets. Comment se sortira-t-il des griffes de ce véritable démon ?

Pour quitter le merveilleux et rejoindre la vie ordinaire, il suffira, à nouveau, d'un triple claquement des mains. Le récit ménage une montée de la tension, à travers l'éloignement de l'objet perdu.

On ne manquera pas d'être frappé par la fréquence et la vivacité des dialogues qui animent la narration. Les moments clés de l'album consistent souvent en dialogues qui font évoluer le récit. Les albums de Solotareff auraient dû plaire à Alice puisque les dialogues y abondent autant que les images.

Il arrive aussi que Grégoire Solotareff privilégie l'écriture. Entre 1989 et 1991, il publie trois parodies de contes, qu'illustre Nadja, dans un style décalé et très caricatural. Il délire à partir des récits traditionnels. Il construit ses récits sur des couples antithétiques comme il a l'habitude de le faire dans les albums.

Au Chaperon rouge, méchante et menteuse, il oppose une autre fille du village, le Chaperon vert (1989), gentille et très obéissante. Au cruel Barbe bleue, il oppose Barbe rose (1990), capable de recoudre les victimes de son abominable frère (1990). Et à la Belle au bois dormant, il donne une sœur jumelle, la Laide au bois dormant (1991). Tout est permis à partir de là, pourvu que le rire soit au rendez-vous.

Dans *Le Chien qui disait non*, illustré à nouveau par Nadja, l'humour et la provocation se doublent d'une série de réflexions sur la vie de famille, le chantage d'un enfant, le rapport adulte-enfant, le sens de la justice, la vérité et le mensonge, la souffrance et surtout le respect de l'Autre. Les dialogues sont

parfaits, à hauteur d'enfants. En d'autres termes, la langue utilisée par l'auteur colle à celle des enfants, tout en ayant une tenue littéraire. Là où il y aurait répétition, approximation, incorrection, c'est une formulation juste et efficace - littéraire- qui est utilisée.

Les récits illustrés

Parallèlement aux albums de facture classique, Grégoire Solotareff publie des recueils de récits plus ou moins brefs, qu'il n'illustre que par une seule image, à caractère plus synthétique. Dans ceux-ci, l'image, tout en faisant écho à la narration se mue en tableau. Parallèlement, le récit s'autonomise et devient plus littéraire. Il oscille entre conte merveilleux et récit de vie. Telles sont les histoires d'amis et d'amour, regroupées sous le titre de *Un Jour, un loup*. Nous retrouverons des récits similaires, organisés autour du cycle des saisons dans les *Contes d'été, d'automne et d'hiver* ; dans le recueil, *Les Garçons et les filles*, il y a, à la fois, césure et liaison entre, d'un côté, un tableau peint, de l'autre un portrait littéraire. C'est une étonnante galerie d'animaux humains ou d'humains animalisés.

Quant à *Moi, fifi* c'est un album hors norme, le texte y est plus important que dans un album traditionnel. Dans ce livre d'écrivain et de peintre, les portraits émeuvent ou impressionnent...

Petit musée, Album

Au terme de cette promenade dans les albums et les récits (bien incomplète, puisqu'on répète ici et là que leur nombre excède les 150 !) où nous avons croisé des ogres, des loups, des lapins, le Père Noël et des lutins, où nous avons

longé des bords de mer, grimpé au haut de falaises abruptes et dévalé des pentes vertigineuses, pénétrons à présent dans un fabuleux musée installé à côté d'une superbe galerie de photos.

Si vous êtes de ceux qui sont émus par « La Coupe de cerises » de Louise Moillon, si vous aimez le « Portrait d'un vieillard et d'un jeune garçon » de Domenico Ghirlandaio, si vous êtes impressionné par le geste de « Gabrielle d'Estrée et l'une de ses sœurs » de l'École de Fontainebleau, votre bonheur sera grand lorsque vous offrirez à un enfant *Petit Musée*.

150 détails de tableaux de maîtres ont été sélectionnés, autant d'objets à nommer avec un apprenti lecteur, autant de regards neufs que vous-même porterez sur ces œuvres prétendument familières. Ce musée portatif peut être consulté comme un dictionnaire, parcouru comme un jardin des délices, feuilleté comme un simple livre d'images. Des images de peintres, belles, précises, lumineuses, surprenantes, comme celles que l'on voit dans les livres pour enfants. De vraies images, grâce au choix judicieux de Grégoire Solotareff et Alain Le Saux⁶.

Grégoire Solotareff prolonge l'expérience, avec la collaboration d'un autre ami, Gabriel Bauret. La photographie est à l'honneur dans *Album*, qui paraît en 1995. Cet album de photos plonge dans l'émerveillement. Ces clichés de grands photographes rayonnent d'une énergie qui se communique à qui les regarde. On pourrait presque parler d'illumination⁷.

1. « Albums de famille », par Antoine de Gaudemar, *Libération*, 29 novembre 1990.
2. Marie-Anne Le Clerc'h et Aline Eisenegger, fiche *Monsieur l'Ogre et la rainette*, *La Revue des livres pour enfants*, n° 110, 1986.
3. Grégoire Solotareff et Nadja, *Le Père Noël et son jumeau*, Hatier, Paris, 1990.
4. « Une rencontre avec Grégoire Solotareff », propos recueillis par l'équipe *Livres jeunes aujourd'hui*, pp. 291-296, juin 1988.
5. Claude-Anne Parmegiani, « La vraie nature de l'animal », *La Revue des Livres pour Enfants*, n°147, 1992, pp. 81-91.
6. Michel Defourny, « Le plus bel imagier du monde », *Le Ligueur*, novembre 1992.
7. Michel Defourny, « Coups de cœur, *Album*, photographies choisies par Gabriel Bauret et Grégoire Solotareff », *Le Ligueur*, 22 novembre 1995.

Ne m'appellez plus jamais mon petit lapin,
ill. G. Solotareff, L'École des loisirs

